

Monique DEJAIFVE

...c'est essentiel en tout cas pour les tout-petits. Le nombre de livres que j'ai trouvé intéressants, et pour lesquels je me suis trouvée face à des enfants un peu démunis parce que... il n'y avait pas le plaisir de la langue, ce plaisir de mot en bouche. Voilà, ça c'est important.

Deuxième ressort - si on peut parler de ressort - je dirais l'image, dont nous n'avons pas du tout discuté, mais qui me semble essentielle. Vraiment, s'il y a un passeur, l'image est très certainement un médium, un moyen extraordinaire. Dans notre société, je trouve que les jeunes sont baignés là-dedans et que nous n'avons pas, ni dans vos formations, ni dans les nôtres, de bonne formation à la lecture de l'image. Il existe tellement de choses sur la lecture des contes, etc. On connaît, alors que pour l'image, on se trouve extrêmement démunis.

Pour nous, la problématique en tant qu'éditeur, est de trouver le bon équilibre entre le texte et l'image, le bon rythme, le complément, pour que l'image ne dise pas la même chose que le texte, qu'il y ait un développement, une aide à l'imaginaire, qu'il ne bride pas l'imaginaire, mais qu'il aille ailleurs et que l'on soit vraiment dans l'ordre de la création. Nous avons parlé d'art tout à l'heure. Dans l'album jeunesse, c'est dans ce lien entre le texte et l'image qu'il se passe quelque chose.

Il existe trente-six ressorts, mais on en parlera peut-être plus tard... En tant qu'éditeur nous avons évidemment ce souci de toucher l'enfant dès le plus jeune âge. Nous proposons des livres tissus qui sont des objets un peu transitoires entre le livre et le vrai livre : un livre qu'on peut toucher, qu'on peut dévorer, qu'on désacralise. Mais, vous connaissez ça par cœur...

Ensuite, nous avons les livres animés qui ne faut surtout pas délaissier. Je crois que c'est une démarche vers l'abstraction tout en étant encore un peu concret. Les flaps, la disparition apparition, la surprise, le côté caché qui se figure de manière formelle, ce plaisir qu'on a d'ouvrir la page est comme un acte de lecture. C'est le plaisir de la découverte de la page qui se tourne, à travers un pop ou une tirette : ça disparaît, je redécouvre, je maîtrise à nouveau et il y a quelque chose de plus fort que moi... C'est très artificiel, mais je dis toujours aux éditeurs qu'il ne faut pas faire des bouquins pour le plaisir du bouquin. Avec toutes ces facilités offertes maintenant avec la fabrication asiatique, il faut essayer de rester vraiment au service d'un texte ou des idées d'un auteur, que ce soit signifiant, pour le livre et pour le petit lecteur.

Il est ressort que nous aimons beaucoup dans notre maison c'est l'humour, et je pense qu'Hubert Ben Kemoun en est un bon illustrateur. Pour ma part, je suis très sensible à la joie de la langue. A tous les stades, notamment pour les tout-petits avec la comptine. C'est un vrai plaisir grâce à l'oralité, la répétition, le jeu de mots, qui apparaît très très vite chez les tout-petits. Il est important de pouvoir les retrouver dans les albums, les romans, que ça mène non seulement au plaisir du mot mais aussi au plaisir stylistique, auquel il faut être sensible. Je trouve que ce plaisir de la langue et des jeux de mots, de l'humour est trop délaissé dans la littérature romanesque actuellement. Pourtant, l'humour est aussi un biais par lequel certains lecteurs (sans faire de hiérarchie) qui n'ont pas envie de lire de grandes épopées ou des choses très enrichissantes, vont trouver une certaine distance par rapport au monde. Il sera un biais par lequel adhérer à la lecture. Voilà, ce sont des petites choses comme ça.

Chantal COURTAUX

Alors si nous entendons bien votre propos finalement il existe 50 000 manières d'accrocher les lecteurs ! Hubert, voulez-vous rebondir sur ce point ?

Hubert BEN KEMOUN

J'ai dit tout à l'heure « racontons-leur des histoires ». Moi en effet je peux adorer les faire pleurer ou les faire marrer pendant une histoire. Il y a pour moi une chose qui est la différence entre la littérature jeunesse et éventuellement la littérature vieillesse : pour moi une histoire pour la jeunesse doit avoir une fin positive. Parce que nous ne sommes responsables pas

seulement de leurs lectures, mais aussi de la musique que nous leur chantons. Je peux adorer leur foutre la trouille pendant toute l'histoire, mais à la fin, ça vit parce qu'eux sont en devenir. Alors moi j'adhère assez à tout ce que je viens d'entendre...

Intervention..

Pardon, mais alors Crin Blanc, il ne va pas sur l'île...

Hubert BEN KEMOUN

Visiblement vous l'avez beaucoup marqué, mais positif ça ne veut pas dire nécessairement que Maurice se marie avec Simone à la fin. Ça veut dire simplement que quelque chose va exister après. En cela, je pense que les auteurs de la littérature jeunesse font très attention à une chose : ils ne montrent normalement pas leur nombril. Bon, là je suis devant vous mais... Ils racontent des histoires, c'est tout. C'est tout et c'est vachement bien. Brassens disait « je ne montre mon nombril qu'à mes femmes et mes docteurs » ; on ne montre pas son nombril à ses lecteurs. Ceci est valable également en littérature générale. J'ai tendance à préférer, malgré la beauté de l'écriture de Christine Angot, qu'on me raconte des histoires. Plutôt que de leur montrer vous-même, vous les montrer eux-mêmes. Peut-être que là ça peut les intéresser. Je suis désolé mais, au collège, un professeur de français qui ferait étudier Marie-Aude Murail, Susie Morgenstern, Pierre Bottero, Michaël Olivier, Marie-Sabine Roger - si je vous les cite tous vous ne mangez pas ce soir - ne se déprécierait pas de les emmener vers cette littérature parce qu'il sait aussi qu'il les emmènera assez facilement vers autre chose. Pour des Biactol en devenir, je parle du collège, d'abord parlez-leur d'eux. Parce que c'est précisément leur question. Après, comme au billard, vous les aurez par la bande, sans problème. Voilà. Moi je ne fais que raconter des histoires. C'est tout ce que je sais faire.

Chantal COURTAUX

S'il faut les emmener par leur propre sujet, existe-t-il des sujets ou des thèmes qu'il faut privilégier ou éviter ?

Hubert BEN KEMOUN

Alors là c'est une question presque personnelle : il y aurait 12 auteurs là, ils répondraient 12 choses différentes... On n'écrit pas qu'avec son stylo plume ou sa capacité grammaticale ou de narration, mais aussi avec son éthique personnelle. Pour ma part, il existe des sujets que je ne sais pas, ne veux pas, ne peux pas aborder.

Chantal COURTAUX

Par exemple ?

Hubert BEN KEMOUN

Les notions d'inceste, je suis... un travail pendant trente ans avec des grands psychotiques dans une institution spécialisée, fait que je ne suis pas certain, que je n'aurais pas un plaisir presque personnel à utiliser ce détour-là, cette rature-là, au sens de la littérature en trois mots d'André Breton, ce ratage-là pour pouvoir l'installer dans une fiction. Mais je n'arrive pas non plus à le voir au cinéma. Je ne pourrais pas le lire. On écrit avec ce qu'on est humainement, avec ce qu'on est en tant qu'homme et femme, on n'est pas éditeur uniquement parce qu'on a fait Villeteuse, on l'est aussi parce qu'on a son identité humaine, d'homme, de femme. Vous n'êtes pas enseignant uniquement du diplôme que vous avez eu à l'IUFM, c'est de notre inscription humaine que nous sommes dans ce métier-là. Pas uniquement de nos formations.

Chantal COURTAUX

Alors Emmanuelle, en tant qu'éditeur, est-ce qu'il y a des sujets ou des thèmes que vous privilégiez ou que vous écarterez ?

Je dirais presque que ça m'est égal cette question-là. Moi je reçois des textes, je ne suis pas un éditeur de commande. Donc je ne me dis pas « tiens, je vais faire un livre sur l'inceste ». Je reçois des textes avec beaucoup d'émotion et je suis dépositaire d'un travail qui a été fait en amont par des auteurs, des écrivains, les gens qui écrivent pour les enfants sont des écrivains. Ils ont une sensibilité artistique, ce sont des hommes et des femmes, ils ont une dimension humaine qui est fondamentale et moi aussi j'ai mon histoire et donc il y a une rencontre ou pas. Nous l'avons dit tout à l'heure, la première rencontre c'est entre l'auteur et l'éditeur. J'en reviens vraiment à l'étymologie, c'est-à-dire je publie donc je prends cette décision quand même importante de rendre public ou pas un texte que je reçois.

Souvent nous recevons des textes qui ne sont pas publiables parce qu'il n'existe aucun intérêt à les porter vers le public. Les questions d'éthique c'est un petit peu autre chose. Je dirais que si je reçois une pépite sur l'inceste, qui va rencontrer ma sensibilité d'éditeur, de lecteur - parce que je suis aussi lecteur, l'éditeur est le premier lecteur du texte, enfin le deuxième après le conjoint de l'auteur - **donc si je reçois une pépite sur l'inceste, pépite pour moi, c'est-à-dire pas de voyeurisme, pas de pathos, pas d'instrumentalisation du lecteur, ça ne va pas me toucher, mais c'est un sujet grave, qui est extrêmement délicat, c'est sans doute un des sujets les plus difficiles.**

Mais je ne m'interdis pas les sujets les plus difficiles. À condition que la façon dont ils sont traités me convienne et que je me dise que je peux le porter vers le public. J'ai en plus la responsabilité de porter vers les enfants. Ce qui est une responsabilité encore plus lourde, évidemment. Donc ce sont des questions que je me pose souvent. Il se trouve que je n'ai rien publié sur l'inceste. Je n'ai rien publié non plus sur la maladie ou le handicap. Ce qui est étonnant c'est que ça fait partie des sujets qu'on reçoit le plus. Ma consœur pourra témoigner, mais qu'est-ce qu'on reçoit comme textes sur l'enfant malade, le handicapé, et puis je me vautre là-dedans, etc. Là ça ne m'intéresse pas.

En revanche, j'ai la chance de publier Marie-Sabine Roger, que nous avons citée tout à l'heure. J'ai publié quatre albums de Marie-Sabine, deux autres sont à venir, elle a écrit un texte magnifique sur la mort qui s'appelle Le Soleil de plus près. C'est un album que j'adore : le texte est magnifique, la délicatesse, l'écriture, la façon dont elle aborde le sujet, dont elle le traite. C'est l'enfant qui a perdu sa grand-mère qui ramène le grand-père qui est veuf vers la vie, la joie, le soleil. C'est un livre sur la mort qui parle de la vie. Un livre extraordinaire, les illustrations sont magnifiques... Cet album n'a pas marché du tout. Un album qui n'a pas rencontré le public. Quand on est éditeur, on a la responsabilité de faire marcher son entreprise. Nous sommes un éditeur indépendant, de création, il faut qu'on puisse survivre et continuer à publier des livres auxquels on croit, etc. Alors, on se pose des questions, on doit regarder les chiffres. Pourtant, cet album-là, je le republierai ! Je ne le regrette pas. Mais ce n'est pas un livre qui a rencontré son public. Peut-être avec le temps... Il joue pour nous, éditeurs de créations.

Voilà, j'ai répondu à cette question de cette manière-là. Je voudrais juste vous dire un mot sur l'humour. J'ai publié des livres sur la guerre, donc des livres avec des sujets forts, des sujets de réflexion. Nous avons également publié des livres sur des thèmes qui n'étaient a priori pas faciles comme l'opéra, Le Silence de l'opéra. Nous avons publié ce grand album CD avec 70 extraits d'opéra, l'an dernier, c'est l'aventure d'un petit garçon qui va à l'opéra. Pourtant, on peut se dire l'opéra n'est pas accessible, personne n'y connaît rien, et surtout pas les enfants...

Pour rebondir sur la question du ressort, il se trouve qu'il fonctionne sur le jeu. Je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit sur la langue, l'oralité, les bonnes histoires, c'est évident. Mais il existe un autre ressort qui est le jeu. Il y a l'humour, mais il y a aussi le jeu. Le Silence de l'opéra, c'est une partie de cache-cache visuelle et musicale à l'opéra. L'enfant est emporté par le cache-cache évidemment.

J'évoquerais également un a très bien marché : Jeu de piste à Volubilis. C'est un autre livre qui parle de design et d'art contemporain, mais en filigrane, puisque ce sont les images autour. C'est une chasse aux trésors, avec 10 indices à trouver dans une maison moderne de Le Corbusier... Le premier degré, c'est le jeu. Mais, il y a des strates, comme vous l'avez dit, et on va parler d'autre chose, à l'enfant.

Nous avons aussi publié un livre qui s'appelle Angelman, c'est l'histoire d'un super-héros. C'est un livre que nous avons fait en 3D, avec une illustration. Nous n'avons pas beaucoup parlé des images, mais le rôle des images est fondamental évidemment, puisque c'est le premier rapport avec l'album, de l'adulte et de l'enfant, de tout le monde. On lit l'histoire d'un petit garçon qui découvre que son voisin, le vieux monsieur Angel, qui est toujours habillé tout en blanc, était autrefois Angelman, le premier super-héros de l'histoire et vit avec un petit robot intelligent qui parle. Alors ça évidemment c'est très intrigant et très amusant pour les enfants, et en plus on a choisi le mode d'illustration de la 3D. C'est un album qui est sorti il y a cinq ans, au début des éditions Sarbacane, à l'époque il n'y avait aucun album en 3D, c'était comme un film d'illustration, fait par Mathieu Roussel, un illustrateur qui maîtrise cette technique. Au début, sur les premiers salons, nous entendions les réactions des parents qui disaient qu'ils n'aimaient pas du tout, alors que les enfants allaient prendre ce livre-là. Le geste de prendre est très important... Ils allaient systématiquement prendre ce livre qui était en 3D avec un petit robot qui parle d'aventure... le message était compris automatiquement, sans qu'on leur fasse de pitch. Pourtant, souvent on se heurtait nous au veto de l'adulte, qui disait « ah bah oui, mais moi j'aime pas », parce que ce n'était pas un mode d'illustration qui lui parlait. La technique d'illustration est

un des ressorts fondamentaux. Ce qui n'empêchait pas dans cette histoire d'Angelman d'aborder la question de la transmission et de la mort. C'est un livre avec des strates. Au début on vous raconte l'histoire d'un super-héros, on s'amuse bien, il y a beaucoup d'humour -l'auteur c'est Didier Lévy, quelqu'un qui maîtrise extrêmement bien la narration - on ferre le lecteur avec l'humour et l'univers de super-héros et puis petit à petit on va aborder la question de la mort : Monsieur Angel veut redevenir Angelman pour monter au ciel.

Chantal COURTAUX

D'accord. Nous découvrons les sujets et les thèmes de votre point de vue d'éditeur. Pour la pédagogue que vous êtes Nathalie, existe-t-il des livres qu'il faut écarter et si oui lesquels ? Pourquoi ?

Nathalie BRISAC

Des livres à écarter ? La censure ?

Chantal COURTAUX

Non mais c'est une question...

Nathalie BRISAC

À écarter à l'école ? Écoutez, moi mon premier livre qui a été publié à l'École des loisirs raconte l'histoire d'une petite fille juive pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est un sujet vraiment difficile... Et là je ne suis pas tout à fait d'accord avec Hubert, sur l'idée de « parler d'eux »...

Chantal COURTAUX

Donc là, c'est la casquette d'auteur...

Nathalie BRISAC

Oui... Non, parce qu'Hubert disait qu'il faut offrir aux enfants des histoires qui parlent d'eux. Je ne suis pas absolument certaine qu'un enfant qui vit dans une cité ait envie de lire une histoire avec un héros qui vit dans une cité. Il faut être bien clair pour les gens. Ce n'est pas leur parler d'eux, c'est de parler de leurs angoisses profondes, de leurs rêves. Ce livre là est l'histoire d'une petite fille, en plus c'est l'histoire de ma maman, cachée pendant la Seconde Guerre mondiale et qui doit donc changer de nom, vous devinez pourquoi... c'est un livre qui est souvent lu en CM1... pourtant, je sais que beaucoup d'enseignants ne le lisent car il nécessite d'aborder des sujets comme la circoncision, le nazisme la Shoah. Ce sont des sujets complexes. Pourtant, c'est justement ce qui est formidable, et pour cette raison, je ne refuserais aucun livre à l'école. LE livre est un moyen d'aborder à l'école un sujet qui ne pourrait pas être abordé frontalement. C'est comme l'inceste.

Je me souviens de ma première année, en moyenne section de maternelle. Je faisais quelque chose «super à la mode, le « Quoid'neuf ». Le lundi matin, je conviais mes élèves à venir raconter leur week-end et chacun avait son tour. Un jour, un petit garçon est venu, Mehdi, et il a dit « ben moi ce week-end papa a pris un grand couteau et il a couru après maman dans tout l'appartement ». Tous les enfants autour, et moi, nous avons compris que c'était un peu vrai. Je n'ai absolument pas su comment réagir. Pas du tout. Les enfants non plus. Je voyais bien, en tant qu'enseignante, que c'était inédit. Si, grâce à une lecture, j'aborde ce sujet de la violence dans un couple - ce n'est pas franchement un sujet dont j'ai forcément envie de parler - mais peut-être que par la médiation du livre, des enfants vont, ou pas, dire quelque chose là-dessus.

Lorsque nous disons « écarter des livres », je ne crois pas qu'il y en ait à écarter, sauf ceux que nous n'aimons pas, en tant qu'enseignant, parce que forcément on ne les fera pas passer. Malgré tout, et même si j'adore la BD, je pense qu'il est difficile de lire une bande dessinée à un grand groupe de 25 enfants, parce que c'est une lecture plus individuelle et plus duelle, avec un copain ou tout seul. Je pense que les livres à lire aux enfants en grand groupe sont surtout du domaine de la fiction. Le

documentaire, c'est aussi autre chose. Et je pense que c'est cet univers-là de fictionnel qui est vraiment, vraiment difficile pour certains enfants. Qu'est-ce que je pense encore, je ne sais plus là...

Chantal COURTAUX

Alors, le temps passe très très vite... Nous allons peut-être demander à la salle si elle a des questions, des interrogations, des réactions, parce qu'il est quasiment déjà 12 h 50... Nous avons encore des questions en réserve, mais peut-être que vous avez des réactions ou des questions vous-mêmes dans la salle.

Nathalie BRISAC

D'habitude c'est un grand moment de solitude, mais là nous sommes 6, donc nous n'avons pas de moment de solitude... Ah !

Chantal COURTAUX

Oui, une question ?

Public

..... ?

Nathalie BRISAC

Merci Christian, c'était juste parce qu'on parlait de la guerre et des sujets difficiles. Il est vrai que ce livre a différentes strates. Je me souviens très bien, dans certaines écoles en Afrique, des enfants qui avaient vécu des événements qui n'étaient absolument pas la Shoah pouvaient s'identifier à ça. C'était juste pour simplifier le thème de ce livre.

Public

.....

Chantal COURTAUX

(Rires)

Alors d'autres réactions ou d'autres questions de la salle...

Nathalie BRISAC

Par rapport à la salle je vois une majorité féminine. Je pense que c'est un point important à noter : la lecture est devenue un acte quasiment féminin. La transmission parle beaucoup par la maman.

Chantal COURTAUX

Parlez à vos compagnons, du plaisir que vous avez de lire, qu'il puisse raconter des histoires eux aussi.

Nathalie BRISAC

Nous parlons beaucoup de tous les lieux de lecture. J'ai un auteur qui dit « Mettez des livres dans vos toilettes » parce qu'il faut désacraliser le livre. Mais il faut aussi l'universaliser autant dans les sujets que dans la lecture. C'est vraiment tellement dommage et je pense que ça biaise, ça biaise la vue de la lecture, globalement, en littérature générale aussi.

Intervention...

Si un médiateur masculin est là pour dire tout le plaisir qu'un livre jeunesse peut avoir, je pense que c'est important aussi.

Hubert BEN KEMOUN

D'ailleurs c'est pour ça qu'on est en littérature jeunesse, c'est pour les maîtresses d'école et les mères de famille. Au-delà de cette plaisanterie lamentable, je voudrais même ajouter à mon éditrice, enfin à une de mes éditrices, qu'il y a beaucoup de femmes dans les maisons d'édition jeunesse.

Chantal COURTAUX

Nous allons conclure par une dernière question et je vais donner tour à tour la parole à chacun des protagonistes de cette salle, à moins qu'il y ait encore des réactions dans la salle ? (...) Alors comment informer les parents et les enseignants, pour faciliter la découverte de nouvelles références ou d'œuvres incontournables puisque, en fait, elles sont là sur une table, on ne sait plus où donner de la tête, mais comment tomber justement sur notre pépite à nous, qu'on soit parent, enseignant ou grand parent ? Comment faire pour mieux découvrir connaître l'offre que vous proposez ? Nous allons commencer par le bout de la table...

Nathalie BRISAC

Certes, nous sommes dans une société de communication et de surconsommation. Alors, évidemment, il y a pléthore de livres. Qu'il y ait pléthore de livres est plutôt une bonne chose, le problème est qu'il y a aussi pléthore de mauvais livres. Nous sortons un peu du débat sur l'école. Le problème, parce que c'est un vrai problème, est celui de la survie de la librairie, et de la création de bons livres.

Nous avons dit à quel point il est important, pour donner le goût de lire, de disposer de bons livres. Pour cela, il faut avoir de bons auteurs, de bons éditeurs, de bons libraires... Puis, bien sûr, de bons bibliothécaires pour faire passer... La chaîne du livre est grande, il ne faut jamais l'oublier. Mais qu'est-ce qu'un bon libraire ? C'est un libraire qui peut faire son choix parmi les maisons d'éditions, des livres qui lui plaisent ou qui ne lui plaisent pas... La question du choix est toujours fondamentale.

Il est vrai qu'en France nous bénéficions d'un réseau de librairies extraordinaire, qui n'existe pas dans les autres pays. Dans les pays anglo-saxons, par exemple, les éditeurs ont deux clients, deux grandes chaînes de librairies et c'est tout, vous imaginez...

Nous pouvons aborder la question de la « best-sellerisation », c'est-à-dire d'avoir des livres qui rapportent de l'argent, qui sont vendus en grande quantité, qui occupent les linéaires et les espaces... Défendre la librairie indépendante, défendre les éditeurs indépendants, c'est défendre les auteurs et c'est défendre les bons livres, on ne le répétera jamais assez. La librairie française dispose aujourd'hui de cette diversité grâce à la loi Lang sur le prix unique du livre. Ce sont des choses qui sont attaquées aujourd'hui. C'est pour ça que je le répète, il est fondamental de prendre conscience de la richesse dont nous disposons en France. Mais elle n'est ni acquise, ni définitive.

La question de la librairie est donc très importante, car c'est par ce biais que nous communiquons d'abord, que nous touchons les lecteurs.

Nous sommes dans une société de communication. Un éditeur aujourd'hui c'est quelqu'un qui choisit de livres, qui anime son fonds, mais sa troisième casquette, qui est fondamentale, c'est la communication. C'est ce que nous faisons aujourd'hui en rencontrant des professionnels, c'est ce que nous faisons en allant sur les salons. À Sarbacane, nous sommes partis de zéro. Personne ne nous connaissait ni côté librairie, ni côté public. Même si nous étions dans l'édition depuis longtemps, nous connaissions l'amont, pas l'aval. Communiquer, c'est aller à la rencontre des gens, se déplacer, beaucoup bouger. La rencontre personnelle est importante, je crois, parce que dans cette énorme quantité de produits parmi lesquels nous vivons, il n'y a rien de tel que l'humain, que l'échange, que la rencontre.

Chantal COURTAUX

Alors Nathalie, comment informer les parents et les enseignants ?

Nathalie BRISAC

Comment informer... mais que font les médias ? Car il est vrai que, malgré tout, nous ne trouvons plus beaucoup ni d'articles, ni d'émissions de radio, ni de télévision sur les livres jeunesse, pourtant cela aiderait quand même. Certes, nous avons Internet. Malheureusement il y a à boire et à manger. Je pense que nous avons tous essayé. Pour ma part, j'aime la solidarité... faire connaître, dire, communiquer, offrir, donner des livres qui sont des beaux livres, mais il faudrait que nous soyons beaucoup plus nombreux, des professionnels, des journalistes.

Chantal COURTAUX

Revenons alors sur le débat d'hier « Qu'est-ce qu'un bon livre ? ». Françoise ?

Françoise LAGACHE

Je pense également que la presse pourrait faire un petit peu plus d'efforts. Puisque je vis en province, je pense à la presse régionale en particulier. *Ouest-France* est le journal le plus vendu en France, je crois. Or, c'est un journal dans lequel il n'y a quasiment jamais d'information sur la littérature de jeunesse. Je trouve cela très dommage.

En revanche, nous évoquons les salons. Je pense qu'ils sont un très bon moyen de faire connaître la littérature de jeunesse, parce qu'ils sont très fréquentés. Prenons l'exemple de Nantes, où j'habite. Au moment de la manifestation Lire en fête, à laquelle la ville a participé, un petit salon est organisé. Certaines villes organisatrices de salon bénéficient d'un public vraiment très important de familles avec enfants qui viennent rencontrer la littérature de jeunesse. Ce sont de très bons lecteurs. Mais la presse pourrait vraiment développer un peu plus l'information.

Chantal COURTAUX

Hubert ?

Hubert BEN KEMOUN

J'adhère complètement à tout ce qui vient d'être dit. J'y ajouterais la question du prix du livre qui absolument essentielle.

J'évoquerais également la question de la fermeture des IUFM : nous risquons de perdre des puisqu'il existait des formations autour de la littérature jeunesse pour les maîtres et des maîtresses d'école.

Je crois aussi beaucoup au réseau de librairies spécialisées jeunesse. Sur 100 personnes qui entrent dans un rayon librairie jeunesse Fnac, il y en a en gros 20 qui ont besoin d'un accompagnement. Sur 100 personnes qui entrent dans une librairie spécialisée jeunesse près de 90 ont besoin d'un accompagnement et vont le recevoir. Pour ma part, je suis très content d'être vendu chez Super U, chez Leclerc, et aussi, car c'est aussi là que les gens vont. Mais, honnêtement, je suis très content qu'il n'y ait pas une grande médiatisation des auteurs jeunesse. Les mêmes sont tellement intéressés par le côté bling bling dans plein d'autres endroits qu'il n'est pas nécessaire d'en rajouter. En revanche, ils se rappellent toujours du personnage qu'ils ont lu. Ils ne se rappellent pas nécessairement de Pierre Bottero, mais ils se rappellent de son personnage. Ils connaissent bien plus Harry Potter qu'ils ne connaissent J.K. Rowling. D'une certaine façon, ceci me rassure.

Cependant, je pense qu'il est important que nos livres soient mentionnés, critiqués, commentés, en bien ou en mal, dans la presse. Je souhaiterais que ces critiques ne soient pas seulement le fait d'un enjeu économique, en gros dans les dix jours qui précèdent le salon du livre de jeunesse de Montreuil.

Chantal COURTAUX

Le tout petit mot de la fin, car il nous reste vraiment une minute, pour Monique...

Monique DEFAIJE

J'adhère vraiment à tout ce qui a été dit... J'ajouterai une chose : soyez curieux. Et je pense que le bouche à oreille est également très important... Parlez de vos expériences, vous êtes les médiateurs. Tout ce dont nous avons discuté à ce sujet était évidemment exact... Regardez ce qui évolue aussi. Beaucoup de choses bougent, parfois j'ai l'impression que nous ressasons toujours un peu les mêmes auteurs. Or, il y a de nouveaux auteurs, il y a de nouvelles choses. Voilà. J'avais commencé par le partage : partagez, partagez vos expériences.

Chantal COURTAUX

Je crois que nous pouvons vraiment remercier les participants, je suis désolée parce que ces forums se finissent à des heures un peu difficiles pour certains qui ont d'autres choses à faire après. Je vous remercie d'être restés avec nous jusqu'à la fin et je voudrais dire bravo à tous nos intervenants.

Hubert BEN KEMOUN

Merci beaucoup.

(Applaudissements.)